

NOTES ET FAITS

Trois Américaines, dont l'une est la femme d'un millionnaire américain, Mme Victor Lawson, sont arrivées à Vienne, en landau attelés de quatre chevaux.

Elles ont entrepris de visiter, en cet équipage, l'Europe et l'Asie.

Bon voyage, Mesdames !

Rien ne s'invente, et le trust dont on se fait gloire aux Etats-Unis, d'avoir trouvé la première application existait dans la vieille Asie, aux Indes.

Le "Yainavalkya," code de l'an 249 de notre ère, proscrivait déjà l'accaparement en ces termes :

"Les gens qui se coalisent pour fixer les prix des produits, au détriment des artisans et des artistes, seront frappés de la plus haute amende."

Mme Wou-Ting-Fang, femme du ministre plénipotentiaire chinois à New-York, vient de rentrer d'un voyage à son pays natal et en a rapporté cette extraordinaire nouvelle : les petits-pieds ne sont plus à la mode pour les femmes chinoises.

Il y a depuis quelque temps dans l'Empire-Céleste un vif mouvement féministe dont la première revendication est : l'affranchissement de la femme des moyens barbares qu'on a employés jusqu'ici pour arrêter le développement des pieds. Sur ce point les féministes ont obtenu gain de cause.

C'est à M. Andrew Carnegie, le roi de l'acier que ses fidèles admirateurs et sujets vont offrir ces agapes.

Le menu en est dressé par le président Marrow du Stevens Institute qui s'est ingénié à ne pas sortir de la spécialité dans ses inventions imaginatives. Les petits pains seront en forme de boulons de chemin de fer ; les glaces auront l'aspect de morceaux d'anthracite. Une locomotive en miniature servira les huîtres. Le dîner enfin sera composé d'un haut-fourneau en pièce montée d'où le punch s'écoulera tout flambant en guise de fonte en fusion.

Ce sera chaud.

L'union des Femmes de France ayant ouvert en faveur des prisonniers boers une souscription dont le produit fut envoyé à Sainte-Hélène, — la géôle anglaise comme chacun sait, — les captifs ont fait parvenir à Mme Kœchlin-Schwartz, la présidente de l'union, un souvenir. C'est une petite broche, taillée dans un os, avec la patience que les longues journées de captivité savent seules aiguïser ; elle porte gravées en lettres d'or les initiales de l'île maudite : S. H.

Pieuse relique des martyrs de l'indépendance.

L'union des Femmes de France a une section à Montréal, dont Mme Leymarie est fondatrice.

L'université de Berlin a décerné le grade de docteur en philosophie à trois femmes dont deux sont américaines. La plus remarquable est Miss Mary Williams Montgomery.

Née en Turquie de parents américains, elle reçut son instruction aux Etats-Unis, où elle prit tous ses grades en 1896. A Berlin, Miss Montgomery s'est vouée à la philologie sémitique. Elle y fréquente aussi le collège des langues orientales où l'objet principal de ses études porte sur la langue turque.

Les examens et la morale.

Le sénat de l'université de Budapest vient de rendre un arrêt qui donne une idée des qualités morales que l'Alma mater hongroise exige de ses élèves. Il a exclu pour toujours de toutes les universités de Hongrie, un étudiant en médecine, à la veille de son dernier examen, parce qu'il avait promis le mariage à une jeune fille et qu'il a rompu sa promesse sans motif plausible. De désespoir, la jeune fille a attenté à ses jours.

Le ministre de l'instruction publique et des cultes a contresigné cet arrêt.

Il existe à Venise une coutume tout à fait originale. Lorsqu'il y meurt quelqu'un, on place au-devant de la maison et sur les rues adjacentes un placard où il est dit le nom, l'âge, la place de naissance du décédé, aussi bien que le nom de la maladie qui l'a emporté ; on y inscrit aussi s'il a reçu les derniers sacrements, s'il est mort en bon chrétien et on demande des prières pour le repos de son âme.

Près d'Elandslaagte, les Boers s'emparèrent d'un train anglais chargé de spiritueux. Les pauvres gens, habitués à tant de privations ne purent s'empêcher de fêter la prise avec la prise elle-même et ils exagérèrent sans doute un peu leur joie imprudente car ils ne tardèrent pas à s'endormir du sommeil de Noé. Sur ces entrefaites, apparut une troupe anglaise qui eut facilement raison de gens endormis et, pour une fois, remporta la victoire. Mais à leur tour, les vainqueurs ne purent résister à la tentation satanique et se mirent à puiser dans les tonneaux entamés. Un peu plus, un peu moins, n'est-ce pas ? — Fâcheux élixir, les Anglais ne tardèrent pas non plus à s'assoupir. Une troupe boer vint à passer et remporta une finale victoire, car les barriques étaient vides. Sans cela l'histoire se déroulerait encore.

On venait souvent demander de l'argent à François de Sales, sous forme d'emprunt, et on ne lui rendait guère.

Un jour, un individu vint le supplier de lui prêter vingt écus en lui offrant un reçu, avec promesse de payer à une certaine date.

François de Sales, raconte son biographe, alla quérir dix écus, et, revenu, dit à cet homme :

— J'ai trouvé un expédient qui nous fera aujourd'hui gagner dix écus, si vous voulez me croire.

— Monseigneur, que faudrait-il faire ?

— Nous n'avons, vous et moi, qu'à ouvrir la main, cela n'est pas bien difficile. Tenez, voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt, vous gagnez ces dix-là, et moi, je tiendrai les dix autres pour gagnés, si vous m'exemptez de vous les prêter.

Le gant n'a pas toujours été un objet de luxe. Il fut un temps où c'eût été commettre une grande inconvenance que d'entrer ganté dans une église ou de rester ganté devant un supérieur.

Sous Louis XIV, personne n'eût eu la hardiesse d'entrer les mains couvertes de gants dans les écuries royales.

Le gant, à cette époque, n'était guère porté que par les hommes, et encore faisait-il partie de la tenue de campagne. Les dames ne connaissaient que la mitaine.

Les choses ont bien changé. Aujourd'hui, le gant est une partie du vêtement inséparable de l'habillement élégant.

Mais, pendant longtemps, la coupe et la qualité de la peau marquaient seules la richesse du gant. Voilà que maintenant le gant commence à servir de prétexte à des fantaisies luxueuses.

C'est principalement des boutons que la mode s'est emparée. On est allé jusqu'à confectionner des gants garnis de boutons en diamants. Une dame du monde porte, dans les soirées, une paire de gants dont les boutons ont coûté la bagatelle de dix mille francs.

La bijouterie a trouvé là un nouveau débouché, qui promet d'être très fructueux, si ce genre se développe.

Un amusement de société fort en vogue au siècle dernier s'appelait le "jeu des bateaux." Cela consiste à répondre à la question : "Si vous étiez dans un bateau, avec tel ou tel de vos amis, et si, le bateau venait à couler, vous ne pouviez sauver que l'une de

ces personnes, laquelle sauveriez-vous ?" La question était souvent embarrassante et il fallait de l'esprit pour s'en tirer.

Un jour, Mme de Staël dit à Talleyrand :

"Vous m'assurez que vous m'aimiez, mais vous me préféreriez Mme de Flahault. Avouez que si vous, elle et moi, nous étions seuls dans un bateau en péril, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver ?" — L'évêque, pris de court, resta muet ; puis tout d'un coup, se resaisissant, répliqua. "Mais, madame, vous avez l'air de savoir mieux nager !"

La comtesse Amélia de Bouffiers fit une très jolie réponse. Comme on lui donnait pour compagne sa mère, qui ne s'en était jamais occupée, et sa belle mère qui l'aimait tendrement et qu'elle adorait, elle répondit : "Je sauverais ma mère mais je me noierais avec ma belle-mère."

Une plaisante anecdote que nous empruntons au correspondant parisien du *Courrier de Bruxelles* :

Je vous ai quelquefois parlé de l'ignorance religieuse de M. Thiers ; je me rappelle même vous avoir dit qu'il ne savait pas faire le signe de la croix. La preuve voici une historiette rétrospective qui vient de m'être contée.

Aux prières qui eurent lieu à la chapelle du château de Versailles, pour la reprise des travaux de l'assemblée, M. le président de la république a été reçu avec tous les honneurs dus à sa situation. Un ecclésiastique se tenait à l'entrée de l'église, et quand M. Thiers est arrivé, il lui a offert l'eau bénite, en lui présentant un goupillon. Au lieu de se mouiller les doigts, monsieur le président a saisi l'instrument et s'est mis à asperger de droite et de gauche en décrivant des signes de croix comme en présence d'un catafalque.

Après avoir ainsi officié, M. Thiers s'est tourné vers la personne qui venait derrière lui, c'était M. Grévy, à qui il a remis le goupillon. M. Grévy, plus étranger encore que M. Thiers aux usages de l'église, mais ne voulant rien refuser au chef de l'Etat, s'est trouvé fort embarrassé quand il s'est vu cette pièce en main. Il a suivi le président de la République, qui s'avançait vers sa place, et ne sachant que faire du goupillon, un peu confus de le posséder, il l'a discrètement déposé sous sa chaise, où le sacristain en peine l'a retrouvé le lendemain.

Les Chinoises de bonne famille sont fiancées dès leur plus jeune âge.

Le projet de mariage est arrêté dans tous ses détails entre le père de la petite fille et celui du garçon, telle une affaire à terme ordinaire. Convenances familiales, considérations de fortune, tout entre en jeu sauf l'amour qui jamais n'aura son mot à dire. Et du jour où les fiançailles sont ainsi fixées, la fiancée reste inexorablement cachée, elle ne doit pas, jusqu'au soir des noces, être seulement aperçue du fiancé.

On juge la place modeste que donne à la femme cette vie de recluse.

Un seul jour, cependant, quand elle échange la demeure paternelle pour celle de l'époux, la jeune femme attire sur elle l'attention, le respect de tous. C'est un triomphe ! mais quel triomphe !

Cachée dans une chaise à porteurs, que la pourpre et de rouges guirlandes ornent à profusion, la vierge reçoit les hommages des passants.

Tous s'arrêtent et s'inclinent sur son passage. Elle prend le pas sur les mandarins du plus haut rang, les mandarins au bouton de cristal.

Respect éphémère, qui évoque à nos yeux celui que nous rendons au convoi funèbre qui passe. Plus jamais, en effet, la femme qui en a été l'objet ne connaîtra ces marques de déférence. La veuve qui se remarie en est jugée indigne.

"On ne monte pas deux fois dans la chaise rouge," chante le dicton populaire.